

Charlotte Prévot

Le désir de puissance trouve ses icônes dans les débordements, dans les inégalés d'une sur-humanité ; mais ses fétiches, où les déniche-t-on ?

Dans les médailles ? Dans les traces d'une enfance révolue ? Dans les récits en construction que l'on porterait sur soi comme autant de talismans ?

Passant du désir de puissance à celui de toute puissance, ce désir s'exprime et s'imprime surtout dans le dépassement du geste quotidien, du tout venant.

Stimulant ce désir, Richard Marnier lui donne forme au travers de créatures auxquelles il donne tous les pouvoirs imaginables, des acteurs d'une société dans laquelle s'exprimerait ce déploiement du tout possible.

Donner une forme à une société alternative qui permettrait de laisser s'exprimer un imaginaire débridé, c'est ce que nous retrouvons dans les récits mythologiques, ceux où se croisent dieux et demi-dieux, mais aussi dans nos mythologies plus contemporaines, celles des récits de science-fiction, où des super-héros combattent, où des inventeurs mettent sur pied autant de robots destinés à lutter contre une société d'aliens conquérants... Autant de figures héroïques qui reposent sur des combats d'échelles, reléguant à chaque fois l'humain à un niveau moindre.

C'est donc une société de robots que Richard Marnier imagine, personnages après personnages, leur donnant formes, pouvoirs, leur assignant des rôles, et imaginant leurs rencontres belliqueuses, souvent, dont on trouve les traces dans la série de sérigraphies. Cette série d'images, il l'a composée d'ailleurs comme autant de traces illustrant les faits d'armes qui auraient construit cette mythologie, encore à peine découverte, en même temps qu'il réalise les « reliques » de ces robots. Nous sommes transportés dans un futur imaginé par le biais de stratégies qui rapporteraient des traces du passé, complexité des modalités narratives de l'artiste.

Richard Marnier nous fait en effet la démonstration de la nécessaire pluralité des supports permettant l'apparition de cette mythologie. Car, en effet, il se fait le raconteur d'histoires héroïques et fantastiques, dont il tente de nous prouver la véracité avec ces traces « incontestables » que sont les images et les sculptures. Voilà donc comment fonctionnerait cette imagination fertile, les récits se mettent en place et s'appuient sur des objets qu'il réalise en même temps qu'il les raconte, jouant une économie de la spiritualité, ou des grands récits fondateurs.

Tant que les reliques des robots ne sont pas sous nos yeux, nous pouvons toujours penser à une nostalgie d'une toute puissance désirée et rêvée dans l'enfance, qui traverserait le prisme de l'âge adulte, de la technologie, d'une puissance alors accessible plus facilement.

Pourtant, Richard Marnier est artiste, et non pas ingénieur, ou chimiste, il cherche le dépassement dans d'autres techniques.

Pour se raconter cette histoire, pas de matières inédites, ni d'ingénierie incroyable, donc, mais plutôt des objets domestiques pauvres, en bois, sans fioritures, jetés au rebut qui vont servir à construire, comme un jeu de mécano, ces robots d'un autre genre.

Les robots ainsi conçus ne sont pas issus d'une recherche de design, mais relève plutôt d'une méthode de construction dans laquelle la matière première, ces objets domestiques en bois, n'est pas retravaillée. Cette méthode reposerait sur plusieurs phases, dont l'initiale serait la quête des objets qui, s'ils peuvent évoquer une esthétique kitsch avant l'intervention de l'artiste, s'offrent une tout autre vie dès lors qu'ils passent entre ses mains. Un sablier, une cuiller en bois, un attendrisseur, un jouet de construction perdent leurs usages du fait de la récupération et du bricolage, car ils deviennent alors formes intermédiaires, matières

premières attendant une réaffectation dans un corps robotique. Parce qu'en effet, un robot, comme un ustensile, il faut que ça serve ! Un robot, ça entre en action, voire en usage. Le parallèle s'établit rapidement entre ce qui les constitue et qui relève de l'outil, de l'instrument, et leur usage propre en tant que robot. D'outils domestiques, on passerait à des robots domestiques ? Mais, par-delà tout fatalisme, ne peut-on dépasser ce de quoi nous-sommes faits ?

Là réside la contrainte artistique, dépassant la contrainte technique qui s'avère finalement relativement pauvre en contrepartie et relative au hasard de la trouvaille. Le geste de l'artiste est contraint à une simplicité, il fait advenir d'un signe, identifiable par sa forme et un usage parfois séculier, la cuiller par exemple, un signe neuf, voire inédit, une arme thermique, pourquoi pas ? Ces signes énoncés se réfèrent à la fois à une esthétique pauvre et domestique et à une esthétique sublime du tout possible, entre une sémiotique de la cuisine et une sémiotique du robot.

Les sérigraphies nous permettent alors d'aller plus loin dans la compréhension de cette recherche du sublime, cette confrontation à une puissance impensée jusqu'alors ; puisque, dans ces dessins, Richard Marnier, s'il fait s'affronter les robots entre eux, leur fait surtout rencontrer ses propres enfants, ou encore un arbre, tous minuscules, comme des miniatures précieuses d'une réalité pour laquelle les robots ne seraient plus finalement que des indices de lecture. Le tout venant sera la matière privilégiée pour donner forme à ces robots dont l'existence ne se déploie pour le moment que dans un imaginaire fertile dans lequel ils peuvent être justement surdimensionnés.

Mais ces objets domestiques deviennent surtout des rouages, des morceaux composant ces grands corps de robots. Richard Marnier déploie le concept de « corps-machine » avec l'évidence de la simplicité ; en effet, nous le disions, nous sommes dans l'économie du « il faut que ça serve », chaque élément semble avoir un usage qui légitime sa présence, comme autant d'organes. L'iconographie et les récits de robots nous ont bercé de cette croyance en des corps de robots au fonctionnement vitaliste, qui même s'ils sont réparables et démontables, peuvent souffrir et être confrontés à la mort, potentiellement. Mais c'est surtout certains organes qui peuvent, dépassée l'habitude que l'on en a, éveiller nos questionnements. En effet, les robots de Richard Marnier, s'ils sont composés d'organes divers, présentent surtout ce qu'on appelle pudiquement des « organes bas », ceux qui composent le système digestif, mais surtout ceux qui permettent l'identification à un sexe. Robots avec organes, soit, mais surtout robots sexués.

Pourquoi donner un sexe aux robots ? Nos robots domestiques, ou ménagers, sont-ils sexués, et à quel dessein ? Les voitures ne portent-elles pas des noms, ne sont-elles pas identifiées le plus souvent au féminin ? Zoé, la petite dernière de chez Renault...

Pourquoi ne pouvons-nous pas rejouer les choses, autrement ? Comme les anges, les robots ne peuvent-ils proposer un troisième sexe ?

Parce que, comme les aliens, les robots parlent de nous. Anthropomorphes, ils sont mises en abîmes critiques et critiquées de ce que nous sommes et faisons. Crainte du grand dérèglement humain ?

Mais s'est-on jamais identifié à « du non-sexué », au risque de se transformer en pure forme, en pure chose ? Pour qu'il y ait projection, il faudrait donc qu'il y ait identification de sexe, même caricaturale. Dans cette Société de robots, Richard Marnier interrogerait donc notre capacité d'identification dans une trilogie désir/démesure/identité.

Charlotte Prévot